

LE CYCLOPE,

Je tenaille, je cisaille, je taille et je retaille.

L. P. NORMAND, Propriétaire.

FEUILLETON

DU

CYCLOPE.

LAURA HIRMANN

OU

LES BRIGANDS DU HARTZWALD

LA MAISON DU BUCHERON.

(Suite.)

Il n'avait pas fait trois pas vers sa porte, lorsqu'elle s'ouvrit avec fracas, et qu'un homme en costume de voyage se précipita dans la maison, le sourcil froncé, le visage irrité et menaçant.

—Fainéant ! s'écria-t-il en s'adressant au bûcheron, voilà une heure que moi et mon cocher, nous appelons quelqu'un à notre aide !

Le paysan demeurait muet et interdit sous le coup de ce furieux langage.

—Monsieur, fit observer poliment Moritz, il était impossible à ce brave homme de saisir aucune de vos paroles au milieu du bruit de l'ouragan.

—Ce n'est pas à vous que je parle ! repartit sèchement le nouveau venu en étant par-dessus son épaule un coup d'œil de dédain à Moritz.

Et, se retournant vers Gerfrutz :

—Allons ! imbécile, reprit-il, munis-toi de bonnes cordes, cours vite à mon carrosse..... un des traits de mes chevaux s'est rompu ; hâte-toi de le raccommoder solidement, tandis que je vais me remettre un peu ici du froid qui m'a saisi.

Le bûcheron sortit aussitôt, et l'irascible voyageur alla s'installer carrément devant le feu, présentant tantôt un pied, tantôt l'autre à la flamme pétillante des branches de sapins. Ce personnage méritait que nous tracions son portrait au moins en quelque mot ; il était de haute stature et paraissait avoir à peu près trente-cinq ans. Son regard, dur et sec, comme son accent, lançait par moments des éclairs sinistres qui s'échappaient

sans doute d'une âme constamment ragée par les plus mauvaises passions. Son visage conservait encore quelques traces d'une certaine pureté de lignes qui avait dû le rendre autrefois remarquable ; mais, décoloré, flétri alors, il ne portait plus dans ses rides prématurées que l'empreinte de l'égoïsme et d'une cruauté brutale, tristes vestiges d'une jeunesse probablement livrée à la dissipation et au désordre. La vue de ses habits causait une aussi pénible impression que sa figure : leur plis surannés, leur force encore élégante et la finesse de leur étoffe, révélaient toute une vie de luxe par laquelle la ruine ou les extravagances de tous genres avaient passé.

Le petit Karl ne pouvait s'empêcher de fixer ses grands yeux pleins d'effroi sur ce nouvel hôte.

—Petit impertinent lui dit le violent personnage, qu'as-tu donc à me regarder ainsi ?

L'enfant par un mouvement, cacha sa jolie tête blonde sur le sein de Moritz, à qui il dit tout bas en lui passant les bras autour du cou :

—Qu'il est méchant !

—Comme les loups de la forêt ! répondit son confident sur le même ton.

—Oh ! bien plus encore !

—Hein ! que dit ce mauvais petit drôle ? s'écria l'homme au carrosse en continuant de se chauffer les pieds.

—Il dit, monsieur, repartit Moritz d'un accent froid et ferme, qu'il ne vous en coûterait pas beaucoup d'être un peu plus civil sous un toit qui n'est pas le vôtre.

Le sombre voyageur lança obliquement un second regard de dédain sur le jeune protecteur de Karl, et murmura entre ses dents :

—Que les enfants, avec leur audacieuse effronterie et leur mine hypocrite, sont donc quelque chose de détestable dans une maison !..... Je ne comprends pas comment, avec un peu de bon sens, on puisse se plaire en leur société !

Gerfrutz revint en cet instant.

—Monsieur, dit-il, tout est réparé... Vous pouvez vous remettre en route.... mais, à votre place, moi, j'attendrais un peu : l'ouragan ne fait que croître, et vos chevaux sont tout haletants de peur.

—Que t'importe ?

Et ces mots étaient à peine sortis de sa bouche, que le sinistre étranger avait gagné la cour sans songer seulement à remercier le bûcheron du service qui venait de lui être rendu.

Gerfrutz alla machinalement se placer sur le seuil de sa porte pour le regarder partir. N'étant ainsi séparé de la route de la forêt que par une vingtaine de pas qui formaient la longueur de sa cour, il entendit le cocher dire à son maître, au moment où celui-ci montait en carrosse :

—Ah ! j'ai oublié de demander à ce paysan quel est le chemin le plus praticable et le plus court d'ici au château de Krozenberg ?

—A quoi penses-tu ? Tais-toi ! répliqua le voyageur à demi-voix, comme s'il eût été contrarié qu'il eût fait tout haut cette réflexion.

—Vous n'avez qu'à prendre le second chemin à votre droite, leur cria Gerfrutz c'est le meilleur.

—Je n'ai nul besoin de ton avis ! repartit le maître du fond de la voiture.

—Seulement je vous préviens, continua imperturbablement le bûcheron, que vous êtes à cinq bons milles du château de Krozenberg, et que, par une telle nuit, il vous faudra plus d'une heure pour vous y rendre.

—Et qui te dit donc que je me rends à ce château ? répondit le voyageur de son ton courroucé.

Et le carrosse s'éloigna.

Alors Gerfrutz rentra dans la maison et ferma sa porte.

En ce moment Martha avait terminé les apprêts du souper. Quatre chaises de paille, placées autour d'une petite table non loin du foyer, attendaient les convives.